

rir le Nouveau - Monde il a fallu sans doute en égorger les habitans. Pour les remplacer, il fallait acheter des nègres, seuls propres au climat, aux travaux de l'Amérique. Pour transplanter ces Africains qu'on destinait à cultiver la terre sans y rien posséder, il a fallu les prendre par force et les rendre esclaves. Pour les tenir dans l'esclavage, il faut les traiter durement. Pour empêcher ou punir les révoltes que doit exciter la dureté de la servitude, il faut des supplices, des châtimens, des lois atroces contre des hommes qui le sont devenus.

Mais enfin la cruauté même a son terme dans sa nature destructive. Un moment suffit; une descente heureuse à la Jamaïque y peut faire passer des armes à des hommes qui ont l'âme ulcérée et le bras levé contre leurs oppresseurs. Le Français, qui ne songera qu'à nuire à son ennemi sans prévoir que la révolte des nègres dans une colonie les peut soulever dans toutes, ira hâter une révolution pendant la guerre. L'Anglais, placé entre deux feux, perdra sa force, son courage, et laissera la Jamaïque en proie à des esclaves et à des conquérans qui se la disputeront par de nouvelles horreurs. Voilà l'enchaînement de l'injustice. Elle s'attache à l'homme par des nœuds qui ne se rompent qu'avec le fer. Le crime engendre le crime; le sang attire le sang, et la terre demeure un théâtre éternel de désolation, de larmes, de misère et de deuil,

où les générations viennent successivement se baigner dans le carnage, s'arracher les entrailles et se renverser dans la poussière.

Ce serait pourtant une perte funeste à la Grande-Bretagne que celle de la Jamaïque. La nature a placé cette île à l'entrée du golfe du Mexique, et l'a comme rendue la clef de ce riche pays. Les vaisseaux qui vont de Carthagène à la Havane sont forcés de passer sur ses côtes. Elle est plus à portée qu'aucune autre île des différentes échelles du continent. La multitude et l'excellence de ses rades lui donnent la facilité de lancer des vaisseaux de guerre de tous les points de sa circonférence.

Les Anglais ont senti tard, mais enfin ils ont compris que le plus sûr moyen de prévenir les insurrections domestiques et de se préserver d'une invasion étrangère, était de gagner l'affection de leurs esclaves. Dans cette vue, l'assemblée coloniale arrêta en 1788 que tout propriétaire qui expulserait de sa plantation un noir caduc ou malade sans en avoir assuré la subsistance serait tenu de le reprendre, et obligé de payer une amende de deux cent quarante livres; que toute personne qui mutilerait un noir subirait un an de prison et devrait au fisc deux mille quatre cents livres; que quiconque tuerait un noir de dessein prémédité, ou même involontairement, serait puni de mort; que tous ceux qui frapperaient un noir qui ne leur appartiendrait pas seraient con-

xxxvii.  
Avantages  
de la Jamaïque pour la  
guerre. Dés-  
avantages  
pour la navi-  
gation.

damnés aux fers et à une punition pécuniaire ; et qu'enfin il serait levé sur chaque paroisse une taxe suffisante pour fournir aux besoins des noirs hors d'état de travailler et qui se trouveraient sans maître.

Il se peut que ces démonstrations de bienveillance aient étouffé dans les malheureux Africains les sentimens de haine qu'ils nourrissaient depuis si long-temps contre leurs tyrans. Ce sera un moyen de prospérité ajouté à ceux qui étaient propres à la colonie. Cependant ces avantages seront toujours un peu balancés par quelques inconvéniens.

Si l'on arrive aisément à la Jamaïque par les vents alisés en allant reconnaître les petites Antilles, il n'est pas aussi facile d'en sortir, soit qu'on prenne le détroit de Bahama, soit qu'on se détermine pour le passage sous le vent.

La première de ces deux routes a toute la faveur du vent durant deux cents lieues ; mais, dès qu'on a doublé le cap Saint-Antoine, on rencontre à l'avant le même vent qu'on avait à l'arrière. Ainsi l'on perd plus de temps qu'on n'en avait gagné, avec le risque d'être enlevé par les garde-côtes de la Havane. De ce péril on tombe dans les écueils de la Floride, où les vents et les courans portent avec une extrême violence. *L'Élisabeth*, vaisseau de guerre anglais, allait infailliblement y périr en 1746, lorsqu'il aimait mieux entrer dans la Havane. C'était un port ennemi ;

c'était dans le feu de la guerre. « Je viens, dit le capitaine Edward au gouverneur de la place, « je viens vous livrer mon navire, mes matelots, « mes soldats et moi-même ; je ne vous demande « que la vie pour mon équipage. Je ne commet- « trai point, dit le commandant espagnol, une « action déshonorante. Si nous vous avons pris « dans le combat, en pleine mer, ou sur nos « côtes, votre vaisseau serait à nous, et vous « seriez nos prisonniers. Mais, battus par la tem- « pête et poussés dans ce port par la crainte du « naufrage, j'oublie et je dois oublier que ma « nation est en guerre avec la vôtre. Vous êtes « des hommes, et nous le sommes aussi. Vous « êtes malheureux, nous vous devons de la pitié. « Déchargez donc avec assurance et radoubez « votre vaisseau. Trafiquez, s'il le faut, dans ce « port pour les frais que vous devez payer. Vous « partirez ensuite, et vous aurez un passe-port « jusqu'au-delà des Bermudes. Si vous êtes pris « après ce terme, le droit de la guerre vous aura « mis dans nos mains ; mais en ce moment je ne « vois dans des Anglais que des étrangers pour « qui l'humanité réclame du secours. »

Mais, Espagnol, race incompréhensible, dis-moi donc, puisque tu sais sentir et parler ainsi à un ennemi que les vents te livraient, pourquoi n'as-tu pas su respecter le sauvage innocent qui se prosternait à tes pieds et qui t'adorait ? Ah ! je le conçois, le navire d'Edward n'était pas chargé

de la poussière jaune dont la vue te change en bête féroce. Peut-être te calomnié-je ; mais je t'ai vu tant de fois au-dessous de ton espèce, que tu as bien mérité que je doutasse de tes vertus, surtout lorsque tu me les montres avec le caractère d'un héroïsme qui m'attendrit et qui m'étonne. J'oppose des soupçons peut-être injustes à mon admiration et à mes larmes prêtes à couler.

La seconde route n'offre pas moins de difficultés et de périls. Elle aboutit à une petite île que les Anglais nomment Crooked, et qui est située à quatre-vingts lieues de la Jamaïque. Il faut communément lutter pendant tout ce trajet contre le vent d'est, ranger de fort près les côtes de Saint-Domingue, de peur d'être poussé sur les basses de Cuba, et passer par le détroit que forment les pointes de ces deux grandes îles, où il est bien difficile de n'être pas intercepté par leurs corsaires ou par leurs vaisseaux de guerre. Les navigateurs partis des Lucayes n'éprouvent pas les mêmes difficultés.

xxxviii.  
Révolutions  
arrivées dans  
les Lucayes.  
Etat de ces  
îles.

Ces îles, les premières que les Espagnols découvrirent dans le Nouveau-Monde, n'étaient pas assez importantes pour les fixer, et ils continuèrent de voguer jusqu'à Saint-Domingue, où ils formèrent un établissement. Les habitans qu'ils avaient trouvés sur ce sol abondant en or ayant la plupart péri dans l'exploitation des mines, leurs féroces destructeurs imaginèrent de rem-

placer ces déplorables victimes de leur insatiable avidité par les sauvages des Lucayes. On persuada à ces hommes simples que leurs ancêtres jouissaient d'une heureuse immortalité dans une région de délices, et l'on offrit de les conduire dans ce séjour de félicité. Quarante mille se laissèrent prendre à cet appât ; et la violence, qui fut employée après la ruse, acheva la dépopulation du petit archipel.

Il était entièrement désert, lorsqu'en 1672 quelques Anglais s'avisèrent d'aller occuper l'île de la Providence. Chassés sept ou huit ans après par les ordres de la cour de Madrid, ils y retournèrent en 1690 pour en être expulsés de nouveau en 1703 par les Espagnols et les Français réunis. Un événement particulier la repeupla.

En 1714 des vaisseaux richement chargés furent engloutis par la tempête sur les côtes de la Floride. Les trésors qu'ils portaient appartenaient à l'Espagne, qui les fit pêcher. Une si riche proie tenta quelques habitans de la Jamaïque. On refusa de les admettre au partage ; et Jennings, le plus hardi d'entre eux, eut recours aux armes pour soutenir ce qu'il appelait un droit naturel et imprescriptible. La crainte d'être sévèrement puni pour avoir troublé une paix après laquelle l'Europe avait long-temps soupiré, et dont on ne commençait qu'à jouir, le fit pirate. Ses compagnons furent bientôt en assez grand nombre pour qu'il fallût multiplier les armemens. Les

Lucayes devinrent leur repaire. C'est de là que ces brigands s'élançaient pour attaquer tous les navigateurs indistinctement, les Anglais ainsi que les autres. Les nations craignaient de voir se renouveler dans le Nouveau-Monde les scènes d'horreur qu'y avaient données les anciens flibustiers, lorsque Georges 1<sup>er</sup>, réveillé par les cris de son peuple et par le vœu de son parlement, fit partir en 1719 des forces suffisantes pour réduire ces forbans. Les plus déterminés refusèrent l'amnistie qui leur était offerte, et allèrent infester l'Asie et l'Afrique de leurs brigandages. Les autres grossirent la colonie que Vooder Rogers amenait d'Europe.

La plupart des nouveaux colons s'établirent à la Providence, qui leur offrait un port suffisant pour de petits navires, et y construisirent le fort Nassau. Un assez grand nombre préférèrent Guanhani, que Colomb avait nommé San-Salvador. D'autres se dispersèrent dans des îles encore plus petites. Les travaux de tous se réduisirent à livrer du sel à l'Amérique septentrionale en échange des vivres qu'on en recevait; à envoyer des tortues, des bois de teinture, quelques balles de coton à la Grande-Bretagne, qui fournissait des meubles et des vêtemens. Ces minces travaux s'exécutaient même avec une répugnance marquée; et voici pourquoi.

Les Lucayes, séparées d'un côté de la Floride par le canal de Bahama, forment de l'autre une

longue chaîne qui se termine à la pointe de Cuba. Là commencent d'autres îles nommées Turques ou Caiques, qui se prolongent jusque vers le milieu de la côte septentrionale de Saint-Domingue. Une position si favorable à la piraterie avait tourné toute l'activité des habitans vers la course. Sans cesse ils soupiraient après des hostilités qui pussent faire tomber dans leurs mains les productions espagnoles ou françaises.

Un meilleur esprit doit s'être formé dans la colonie depuis que plusieurs Américains, forcés de s'expatrier pour avoir été trop opiniâtrément attachés à la Grande-Bretagne, y sont venus chercher un asile; depuis que les Anglais, réduits à quitter les Florides cédées à la cour de Madrid par leur gouvernement, y sont passés avec leurs esclaves. Ces cultivateurs, tous formés aux soins qu'exigent des plantations, ne laisseront pas leurs talens et leurs moyens oisifs. La patrie qu'ils ont adoptée ne leur permet pas à la vérité d'espérer une grande abondance de sucre; mais ils pourront lui demander beaucoup de coton, et ce sera une nouvelle source de prospérité pour les manufactures britanniques. Les Bermudes, qu'il faut bien regarder comme partie des Antilles, quoiqu'elles en soient éloignées de trois cents lieues, n'offrent pas aux ateliers anglais les mêmes avantages.

Cet archipel, qui n'occupe pas plus de sept à huit lieues, à une distance immense de tout con-

xxxix.  
Pauvreté des  
Bermudes

caractère  
de leurs  
habitans.

minent, est entouré de rochers affreux qui le défendent des vagues impétueuses d'un océan toujours irrité. Il fut découvert en 1527 par l'Espagnol Jean Bermudes, qui lui donna son nom, mais sans y aborder. Ferdinand Camelo, Portugais, en obtint, l'an 1572, de Philippe II une concession qui n'eut point de suite. Le navigateur François Barbotière y fit naufrage en 1593, et n'y pensa plus après en être sorti. Le vaisseau de George Sommers s'y brisa en 1609. Avec les débris de ce navire on construisit un petit bâtiment qui eut le bonheur de regagner l'Angleterre.

Trois ans après fut formée à Londres une compagnie pour peupler les Bermudes, entièrement désertes. On y envoya soixante hommes, que beaucoup d'autres ne tardèrent pas à suivre. Ils occupèrent d'abord Saint-George, celle de ces îles qui avait le meilleur port, et, avec le temps, toutes celles qui étaient susceptibles de culture. Les terres furent exactement mesurées et distribuées aux habitans, selon que leurs familles étaient plus ou moins nombreuses.

Ce qu'on publiait de la salubrité, de la douceur de ce climat, y attira des colons de toutes les parties de l'empire britannique. On s'y rendait des Antilles pour recouvrer la santé, et des provinces septentrionales pour jouir paisiblement d'une fortune acquise par d'heureux travaux. Plusieurs royalistes allèrent y attendre la fin des jours

de Cromwel qui les opprimait. Waller, entre autres, poète charmant, ennemi de ce tyran libérateur, passa les mers et chanta ces îles fortunées, inspiré par l'influence de l'air et la beauté du paysage, vrais dieux de la poésie. Il fit passer son enthousiasme à ce sexe qu'il est si doux d'enflammer. Les dames anglaises ne se croyaient belles et bien parées qu'avec de petits chapeaux faits de feuilles de palmier qui venaient des Bermudes.

Mais enfin le charme disparut, et ces îles tombèrent dans l'oubli auquel devait s'attendre un sol très-borné, qui n'est qu'une pierre tendre couverte d'une légère couche de terre végétale, qu'aucune source n'arrose, qui ne produit que quelques fruits, quelques légumes, qui n'offre de pâture qu'à un petit nombre de moutons, et que les travaux les plus suivis ne mettent pas en état de fournir des alimens aux cinq ou six mille habitans que le sort y a réunis. Toute espèce de denrée qui pourrait être livrée aux nations étrangères y manque également.

Cependant croissent sur ces arides côtes des cèdres avec lesquels on construit de petits bâtimens qui n'ont jamais connu leurs égaux, ni pour la durée, ni pour la marche. On en vend quelques-uns à très-haut prix. Les autres font le cabotage aux Antilles, où ils sont généralement préférés pour les qualités qui leur sont propres, et aussi à cause de l'expérience et de la probité des équipages qui les manœuvrent. Une observa-

tion à ne pas négliger, c'est que cette navigation habituelle dans des parages où la moralité a peu de force, où la soif de l'or est excessive, où l'esclavage a éteint tout sentiment d'humanité, n'a eu aucune influence sur le caractère des Bermudiens. La contagion des mauvais exemples ne leur a rien fait perdre de leur douceur, de leur modestie, de leur modération. Ce sont toujours des hommes dignes du premier âge.

Les principaux propriétaires des Bermudes formèrent en 1765 une société dont les statuts sont peut-être le monument le plus respectable qui ait jamais honoré l'humanité. Ces vertueux citoyens s'engagèrent à former une bibliothèque de tous les livres économiques, en quelque langue qu'ils eussent été écrits; à procurer aux personnes valides des deux sexes une occupation convenable à leur caractère; à récompenser tout homme qui aurait introduit dans la colonie un art nouveau, ou qui aurait perfectionné un art déjà connu; à donner une pension à tout journalier qui, après quarante ans d'un travail assidu et d'une réputation saine, n'aurait pu amasser des fonds suffisans pour couler ses derniers jours sans inquiétude; à dédommager enfin tout individu que le ministère ou le magistrat auraient opprimé.

Cette belle institution n'avait pas eu encore lieu, lorsque le respectable évêque de Cloyne, Berkley, qui parcourait le globe dans la vue de jeter des semences de vertu partout où il pour-

rait espérer de les voir germer, conçut le projet d'établir aux Bermudes une école où les jeunes gens du continent de l'Amérique et des Antilles iraient puiser avec le goût des sciences l'amour de leurs devoirs. Par ce plan il voulait éloigner ses élèves de nos grandes cités, où les mauvaises maximes font entrer dans des âmes encore tendres la corruption par tous les sens. Une mort prématurée le priva d'un de ses plus doux espoirs. Puisse être reprise cette idée heureuse! le mortel qui l'exécutera sera peut-être un jour compté parmi les plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

Après avoir fait connaître en particulier chacune des îles possédées par la Grande-Bretagne dans le grand archipel de l'Amérique, il reste à les envisager dans leur ensemble. Pour une nation maritime et commerçante, évaluer ses colonies, c'est apprécier ses forces.

Le gouvernement établi dans chacune de ses possessions, plus ou moins importantes, est celui dont jouit elle-même l'Angleterre. Un chef choisi par le ministère y représente le roi. Un conseil composé de membres amovibles y tient lieu de pairs; les députés des différens quartiers y composent les communes. Cette assemblée dicte des lois et règle les impositions dans le Nouveau-Monde, comme le parlement dans l'Ancien. L'exécution de ce qui a été arrêté appartient au premier dépositaire de l'autorité. Il prononce encore provisoirement sur les affaires imprévues. Ce n'est,

xv.  
Plan conçu  
pour rendre  
florissantes  
les trois îles  
autrefois  
neutres.